POLAR

JOHN N.
TURNER

Éphé[mère]

«Quand un auteur de talent réinvente la règle du "je"»

Ian Manook

l'aube
NOIRE

Éphé[mère]

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3114-4

John N. Turner

Éphé[mère]

roman

éditions de l'aube

Du même auteur

Chez le même éditeur

Amérithrax, 2014 ; l'Aube noire poche, 2015

Alabama Shooting, 2015 ; l'Aube noire poche, 2019

Prix Pierre Landais du Festival Mauves en Noir 2016

Prix de la page 68 du Festival sans nom 2015

« C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux. »
Charles Baudelaire, *Le crépuscule du matin*

« Si la vie est éphémère,
le fait d'avoir une vie éphémère est un fait éternel. »
Vladimir Jankélévitch, *La mort*

Prologue

Hope Graham

Le voisin grillait des steaks au barbecue pour des collègues de l'usine. Le soleil pourpre dévorait l'horizon loin derrière les clôtures du centre commercial.

La voiture de police siglée de l'étoile du comté de Wayne s'était rangée sans bruit dans l'allée. Le shérif Johnson avait déployé son immense carcasse. Il tira son chapeau démesuré pour couvrir son crâne chauve. Son insigne luisait sur sa poitrine pendant qu'il fouillait ses poches. Il sortit de son pantalon en tergal un petit carnet écorné. Son chapeau oscillait dans la lumière rasante, exagérant l'impression d'hésitation de l'officier devant la maison. Il vérifiait le numéro, l'adresse, ou bien se remémorait le nom de la personne qu'il souhaitait interroger. Sa silhouette s'avança lentement sur le perron. La criminalité du monde entier semblait peser sur le cou du shérif Johnson. Ses pieds lourds traînaient, soulevant une légère poussière.

Le shérif ne se déplaçait jamais sans raison. J'avais imaginé une homonymie, un excès de vitesse, une facture impayée. Le temps d'un éclair, j'ai pensé à ma vieille mère qui dépérissait dans une maison de retraite de Grand Rapids.

Je perçus une pesanteur dans le son mat de son poing contre la porte. Il me salua en ôtant son chapeau de feutrine grise. Son visage à la peau burinée était grave.

Taylor lâcha son vélo dans la cour. Elle se jeta contre moi, enlaçant ma jambe comme un lierre son tronc. Elle sanglotait à pleins poumons, j'eus beaucoup de peine à la calmer. J'invitai le shérif Johnson à entrer. Je lui offris un verre d'orangeade en m'étonnant de sa visite.

Il s'assit dans le salon. Ses gestes étaient lents, comme les mots qui sortaient de sa bouche. Je caressais doucement les cheveux de Taylor assise sur mes genoux. Elle fixait l'homme de loi d'un regard ténébreux et froid, comme si elle pressentait un danger.

Il but le verre d'une traite, s'essuya les lèvres du revers de la main, puis il déballa brutalement les raisons de sa venue. Je sentis alors le monde vaciller sous mes frêles jambes.

La photographie d'Isabelle qu'il brandissait ne ressemblait en rien à la femme que j'avais connue.

Première partie

Jean-Pierre Thouvenin

Les gendarmes sont partis en claquant la porte vitrée. Les gravillons ont crissé dans la cour sous le poids des pandores. La maison vide s'est remplie lentement du tic-tac régulier de l'horloge. Les piaillements d'Adrien et Antoine jouant avec le chien derrière la remise se rapprochaient. J'aurais pu aisément croire que rien n'avait changé, si Isabelle ne s'était pas envolée dans les volutes noires qui assombrissaient le ciel.

Je ployais sous une accablante vindicte enflammant la presse et tout ce qui touchait à Isabelle. Les journalistes raisonnaient en lectorat. Isabelle faisait grimper leurs ventes. Qui se serait privé de l'étaler en Une dans ces conditions ? Alors, les canards se lâchaient. Ils répétaient les mots du procureur. Sans le vouloir vraiment, ils transformaient Isabelle en criminelle. Tout simplement parce que cela faisait vendre du papier.

La Voix de la Savoie bavait devant son regard de jeune fille rangée, affectionnait son sourire pincé, ses yeux bleus perdus, ses lunettes de soleil qui retenaient sa longue chevelure brune comme un serre-tête. Son image sur papier glacé était surmontée d'un titre énigmatique : Le monstre inénarrable. Elle était vouée aux gémonies. *La Voix de la Savoie* tenait avec mon Isa son énigme judiciaire.

Je baissais le regard devant les kiosques à journaux. J'évitais les tabacs presses érigés en pilori. Je m'inclinais dans la rue,

un peu honteux, légèrement confus. Je tournais la tête en serrant les poings. Je voilais les yeux d'Antoine comme je pouvais. Les Unes surenchérissaient sur la photo d'Isabelle.

« Papa, ça veut dire quoi, "inénarrable" ? » me demandait Antoine.

C'était cela le plus douloureux, ne pas savoir répondre à son gosse.

Sur le fond, les journalistes n'avaient rien compris à son histoire. Le seul élément de véracité du titre tenait dans l'adjectif : *inénarrable*.

Voilà pourquoi je veux vous narrer la vérité.

Ne croyez pas ce que les médias de masse vous assènent. L'Isabelle Lelièvre des chroniques judiciaires n'était pas très différente des jeunes filles anonymes que vous croisez sur un quai de gare, dans une file d'attente ou à la sortie d'une école.

Ce qui différenciait fondamentalement Isabelle des autres filles, c'était sa fugacité, sa capacité à se fondre dans un décor anonyme et changeant. Elle glissait de profil dans la rue à la manière des hiéroglyphes égyptiens. Elle frôlait de ses épaules les murs des immeubles, caressait les parapets, épousait les murets, frisait les palissades et tout ce qui pouvait définir une frontière avec l'arrière-plan. Elle avait un sixième sens pour découvrir autour d'elle le trou de souris dans lequel elle pourrait plonger pour sortir de ce monde. Il fallait toujours chercher Isabelle, car elle sortait en permanence du cadre.

En un mot, Isabelle avait une attirance pour l'ombre plutôt que la lumière, le décor plutôt que le personnage, l'arrière-fond plutôt que la scène, le néant plutôt que l'être. Ce n'était pas tant la noirceur qui l'attirait, que l'absence de couleur de l'obscurité qui l'ensorcelait. Elle aurait rampé sous les bancs, à l'instar de ces petits insectes à mille pattes effrayés par la

lumière. Elle se cachait sous une couverture pour lire en plein jour, comme un vermisseau construit patiemment son tunnel dans une pomme.

Pour Isa, il n'y avait pas de pire cauchemar que d'affronter le regard de l'autre. Elle était capable d'inventer les pires stratagèmes d'évitement, les excuses à deux sous. Elle préférait presque ne pas exister plutôt que de braver un visage ombrageux, des yeux soupçonneux, des lèvres méfiantes, des sourcils broussailleux, un front plissé, mais aussi parfois un sourire généreux. Et si elle y était forcée, elle se décomposait comme une brassée de gros sel jetée dans une casserole d'eau bouillante. Elle avait une peur panique de déranger. C'était tout juste si elle ne demandait pas l'autorisation au bon dieu pour respirer le bon air des montagnes de sa Savoie.

Il n'est pas possible d'évoquer Isa sans mentionner une qualité : la générosité. Sa vie quotidienne était sabotée par sa bonté, dans les détails comme dans les grandes lignes. Elle avait la manie de dépanner ses amies quand leur nounou était malade. Elle disait :

« Surtout te gêne pas, j'ai rien d'autre à faire. »

Isa était trop bonne. Bien sûr qu'elles ne se gênaient pas, les garces. Elles laissaient leurs mômes le temps d'aller faire une course inutile ou une pause de deux jours chez la coiffeuse. Maintenant, ces copines-là sont les premières à cracher leur venin au premier journaliste venu.

« On la trouvait un peu bizarre… »

Vous auriez été le meilleur ami d'Isa, croyez-moi. Elle faisait toujours l'unanimité parmi ses copines. Elle ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, jamais de saillie. L'humour était banni : il ne fallait pas prendre le risque d'être blessante. Dans les conversations, elle était accommodante jusqu'à en devenir inexistante. En fait, elle n'exprimait jamais

aucun avis personnel. Plutôt, elle en changeait en fonction de ses interlocutrices. De fait, elle s'aplatissait devant elles, comme devant tout le monde. Cela ne l'empêchait pas d'être contrariée quand elle rentrait à la maison. Elle me jurait ses grands dieux qu'elle ne verrait plus cette peste égocentrique d'Anne-Marie, « sa meilleure amie », qui la harcelait au téléphone. J'avais inlassablement prévenu Isa, sans grand espoir de voir les choses changer. Mes mises en garde étaient vaines. La semaine suivante, Isa subissait des après-midi entiers les coups de téléphone fleuves d'Anne-Marie.

Quand Isa pénétrait dans une pièce, elle se cachait dans un coin, se fondait dans la tapisserie. On la devinait, mais on ne la voyait pas. Elle avait été surnommée « courant d'air » par ses copines de lycée. Elle passait toujours la dernière. Dernière à se mettre en rang. Dernière à s'asseoir en classe. Dernière à manger à la cantine. Elle se dissimulait dans l'ombre des grands. Finalement, « dernière », c'était le qualificatif qui lui seyait le mieux. C'était son titre, son étiquette, c'était presque devenu un synonyme de son prénom. Isa passait toujours après les autres.

Dernière, c'était aussi son ordre dans la couvée Lelièvre. Elle était la petite dernière. Petite, elle l'était restée en taille. Isabelle avait toujours le fond du plat, la demi-portion de soupe, le quignon dur dont personne ne voulait. Elle ne comptait pour rien. Elle n'avait personne derrière elle. Elle était celle dont l'avis ne comptait jamais. Sa voix avait été oubliée, escamotée, soustraite à celle de l'assemblée. Pour la famille, c'était comme si Isa n'avait jamais vraiment existé.

Évidemment, elle existait, mais comme la cinquième bouche à nourrir de la fratrie, un corps de plus à vêtir, et non comme une enfant à part entière. Isa était un peu comme un animal domestique dont personne ne se souciait. C'était

pratique parce qu'Isa ne disait rien, ne réclamait rien, ne désirait rien mieux que de disparaître.

Quand je prenais le risque de critiquer la famille Lelièvre, elle montait sur ses grands chevaux. Elle prenait systématiquement le parti de sa famille, de sa tribu, de son sang. Je ne pesais rien par rapport au poids des liens charnels. Il planait sur cette famille Lelièvre une solidarité mutique, aussi dure et glissante que les gelées de novembre sur les coteaux de la Combe de Savoie. Je devinais bien des groupes au sein du clan, mais personne n'aurait osé hausser la voix devant la mère Lelièvre. Isa était la seule à s'être échappée dans les études supérieures. Cela avait créé des ressentiments aussi profonds que silencieux. Jocelyne, loin d'être bête, avait été forcée à s'arrêter en BEP alors qu'elle se rêvait infirmière. Je me mêlais le moins possible de sa famille, mais je n'arrivais pas à supporter de voir mon Isa rabaissée par sa sœur aînée.

La force du clan résidait dans cette solidarité d'acier. Les filles s'étaient éduquées entre elles, comme des poupées russes gentiment emboîtées. Les figurines ne pouvaient se ranger que dans un ordre préinscrit. Celui de la fratrie. Cécile, Nathalie, Jocelyne et Isabelle. Pour la poupée Isa, la Jocelyne était le modèle juste au-dessus. Elle l'avait mouchée, habillée, dorlotée, cajolée, secouée comme un poupon. Dès lors, Isa lui était redevable. Elle avait grandi dans la cour du domaine viticole des Lelièvre, la morve au nez. Elle jouait au ballon avec Jocelyne, les chiens et les poules. Elle grimpait aux arbres, construisait des cabanes avec les outils des ouvriers agricoles.

Je n'ai jamais bien réussi à comprendre comment la mère Lelièvre dominait sa tribu de manière aussi efficace. Ce que je percevais, c'était la puissance matriarcale, cette domination sans faille qu'elle exerçait sur ses filles. La source de l'amour maternel était aussi celle de l'ordre clanique. Rien n'échappait

à la mère Lelièvre, dite la Georgette. Elle surveillait à distance sa couvée, distribuait ses directives sans laisser le moindre espace au doute. Les filles étaient si bien dressées que la matrone n'avait jamais à élever la voix. Les sœurs obéissaient intuitivement, devançant toutes les demandes maternelles. La Georgette s'appliquait à faire bouillir la marmite familiale. La survie de l'exploitation reposait sur la matriarche. La gestion du vignoble lui revenait de fait : son mari ayant versé dans la vinification, il était confiné à l'inaction progressive. Elle aimait ses enfants, mais prise par d'autres tâches, ses gosses avaient grandi à distance, comme ils avaient pu. Les gamins s'adaptaient cahin-caha dans la bonhomie campagnarde. S'il y a bien une chose dont les filles Lelièvre n'avaient jamais manqué, ce fut de calories.

« Je rajoutais toujours de la farine dans le biberon pour qu'i'-z-aient pas faim. »

De fait, les enfants n'ont jamais eu faim. Les filles étaient belles et joufflues sur les photos de famille. Elles avaient toujours bénéficié de biberons renforcés en farine, puis de la cuisine roborative de la Georgette. La mère Lelièvre cuisinait généreusement, comme c'était la tradition dans les campagnes. Beurre, œuf, lait, crème, étaient disponibles à volonté. Les filles caracolaient en haut des courbes de poids des carnets de santé.

Philippe Lavigne

Il ne m'a pas fallu dix secondes pour repérer la bouille d'Isabelle Lelièvre sur la photo de classe que les gendarmes m'ont placée sous le nez. J'étais amoureux fou des lèvres d'Isabelle. Elle portait son stylo à ses lippes dans un réflexe de succion charnel. Elle rognait l'extrémité de son crayon de papier comme une petite souris. Elle était toujours prête à se mettre en quatre pour me prêter un crayon de couleur ou un feutre. Je passais après elle, je suçais ses crayons rognés. J'avais l'impression de pouvoir l'embrasser en goûtant le sel de sa salive. Elle était assise juste à côté de moi au fond de la classe. En CE2, vous m'excuserez, mais quand on est amoureux, on éprouve un désir, on devine ses sentiments, mais on ne sait pas au juste à quoi ça correspond, l'amour. Quand les adultes s'aiment, ils se marient ou se promettent l'un à l'autre. Ainsi, je rêvais que je me marierais avec Isabelle. Je passais mes nuits à envisager mon mariage « quand je serai grand ». J'imaginais ce jour grave et solennel. Elle traverserait l'église de Chignin avec son air timide, ses yeux clairs effarouchés, sa grande robe blanche à longue traîne. Moi, je l'attendrais devant l'autel près du curé, dans mon beau costume noir, le nœud papillon me serrant le cou, car les nœuds papillons, ça serre toujours trop. Je rêvais qu'à la sortie de l'église, nous voudrions nous échapper tous les deux. Nous sortirions sous les hourras et les grains de riz jetés par les familles réunies. Brusquement,

je tirerais Isabelle par le bras en direction des vignes. Tous les invités seraient surpris. Ils nous poursuivraient à travers champs. Isabelle perdrait sa traîne dans les sarments mais nous serions plus agiles que des cabris, plus rapides que nos familles. Nous les sèmerions. Nous nous arrêterions sur le sommet du mont Saint-Michel. Elle aurait le souffle court, les lèvres sèches. Isabelle serait entièrement mienne.

« Quand je serai grand », je reprendrais une exploitation viticole et Isabelle serait toujours à mes côtés. Elle serait heureuse avec moi car je serais aussi gentil qu'elle. Un jour, elle serait enceinte et nous aurions des enfants. Ils vivraient comme nous avions vécu. Ils fréquenteraient l'école de Chignin, comme nous-mêmes, nos parents et nos grands-parents l'avaient fait avant nous. Mon exploitation s'appellerait « le domaine Lavigne ». Je trouverais ça beau, le domaine Lavigne.

Le problème, c'était que ça, c'était ce dont je rêvais « quand je serais grand ». En rêve, les choses sont toujours plus simples, puisque je pouvais façonner le monde à ma façon. Mais j'avais huit ans, et à huit ans on ne sait pas comment le monde tourne.

Comme je n'osais pas lui déclarer ma flamme, un soir je lui avais caché un papier plié en quatre dans sa trousse.

Isabelle, tu même, toi haut si ? Tu vœu deux venir ma femme ?

J'avais tracé un cœur colorié en rose. En dessous, j'avais dessiné un garçon et une fille se tenant par la main. J'avais signé Philippe Lavigne (on m'appelait Philippe Lavigne pour me différencier des deux autres Philippe de la classe). En partant, je lui avais demandé de lire le mot caché dans sa trousse. J'étais effrayé par les conséquences de ma propre audace.

Le lendemain matin, elle me disait qu'elle voulait bien devenir ma femme, mais qu'elle ne voulait pas m'embrasser